

# LA MORT EST-ELLE ENCORE UN SUJET TABOU ?



Les actes de la conférence-débat organisée par Mutac,  
Mutuelle d'assistance et de prévoyance obsèques,  
Lyon, le 7 octobre 2008



**Mutac**  
Bernard Saguy  
Directeur Général

**Mutac**  
Géraldine Lapiere  
Chargée de communication

Tél. : 04 67 06 09 09  
direction@mutac.com

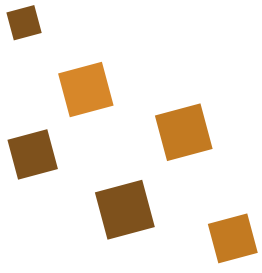
Tél. : 04 67 06 09 09  
presse@mutac.com

[www.mutac.com](http://www.mutac.com)



Mutuelle soumise aux dispositions du livre II du Code de la Mutualité, enregistrée au RNM sous le numéro 339190939





# SOMMAIRE

Andrée Barboteu .....	3
Macha Béranger .....	4
Libérer, donner, la parole sur le sujet .....	4
Les morts présents dans la vie ? .....	5
Trente ans de confidences .....	5
De la mort ostentatoire à la mort escamotée .....	7
François Michaud Nérard .....	7
Une maîtrise technologique de la mort .....	8
Contrôle sur la mort, et même au-delà .....	9
La révolution de la mort .....	10
La partie « publique » des obsèques .....	11
Obsèques : la fin du « devoir filial » .....	12
Jean-Pierre Charpenet .....	14
André Comte-Sponville .....	17
Taux individuel de mortalité : 100% .....	17
«... tu meurs de ce que tu es vivant... » .....	18
Faire semblant de ne pas mourir .....	19
« Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement » .....	20
Le mystère de la mort .....	21
Philosopher, c'est apprendre à vivre .....	21
La sagesse est une méditation sur la vie .....	23
Les débats .....	24
Philosopher sur la mort c'est méditer sur la vie .....	25
Les différentes approches de la mort .....	26
Qu'en est-il de la fin de vie ? .....	29
La transmission .....	30
La vie, une parenthèse entre deux néants ? .....	31
Comment parler de la mort aux enfants ? .....	32
La fin de vie, une affaire de dignité .....	34
L'évolution de la profession des « Opérateurs Funéraires » .....	37
La vie, une parenthèse entre deux néants ? .....	38
La peur de se retrouver malade devant ses enfants est plus grande que celle de la mort .....	39
Bernard Saguy .....	40
Biographie des intervenants .....	41



## *Andrée Barboteu, Présidente de Mutac*

Mutac organise un cycle de rencontre sur des sujets qui nous paraissent important et qui touchent à notre activité de mutuelle de prévoyance obsèques. C'est un moment privilégié, certes une façon de nous faire mieux connaître et de nous différencier, mais c'est surtout un moment fort, où nous nous adressons à nos adhérents et à nos sympathisants, et leur proposons de partager nos réflexions.

J'évoquais à l'instant une différence : cette différence, c'est le lien fort qui nous uni à nos adhérents.

Adhérer à Mutac, ce n'est pas seulement s'assurer contre l'ultime risque de la vie, c'est aussi rentrer dans une famille, dont les liens filiaux sont la solidarité, la responsabilité, la démocratie.

Créer de tels liens, c'est proposer un dialogue permanent autour de certains sujets, c'est permettre à nos adhérents de rencontrer des intervenants qui tentent d'apporter des réponses à leurs interrogations. Cette année, après la conférence de Tours, où nous nous étions interrogés sur le deuil, nous avons choisi d'aborder le tabou de la mort.

Je conçois très bien que ce n'est pas chose aisée, car parler du tabou de la mort, c'est déjà essayer de concevoir ce qu'est la mort, non pas d'un point de vue biologique, mais d'un point de vue spirituel ou métaphysique, tout un chacun choisira celui qui lui convient.

Or, nul ne peut répondre à une question toute simple : «qu'y a-t-il après la mort ?» Le néant pour certains, une autre vie pour d'autres. Je voudrais en votre nom, remercier très chaleureusement les personnalités présentes aujourd'hui pour nourrir le débat avec vous :

Madame Macha Béranger, dame de cœur, au cœur démesuré, dont la voix a su apaiser bien des souffrances, et qui a accompagné nos nuits blanches en répondant aux confidences des auditeurs, confidences qui quelquefois, auraient pu être les nôtres.

Monsieur François Michaud Nérard, qui a travaillé à faire renaître de ses cendres le service funéraire de la ville de Paris. Ce fut une expérience difficile et douloureuse, qu'il a su positiver remarquablement, dans un ouvrage très intéressant : « La révolution de la mort », ouvrage dans lequel, il analyse toutes nos contradictions dès que nous abordons ce sujet.

Monsieur André Comte-Sponville, dont j'ai coutume de dire qu'il est mon philosophe préféré. Je l'ai lu et relu, et ses propos m'aident toujours à apprendre à vivre, à apprendre à penser, à apprendre à aimer, même en pure perte, à avoir confiance, bref, à affronter les épreuves de la vie et la mort.

Jean-Pierre Charpenet, directeur des pompes funèbres de l'agglomération lyonnaise, apportera quant à lui son témoignage de professionnel.



## *Macha Béranger*

**Entendre Macha Béranger, c'est écouter l'écho de centaines de milliers d'auditeurs qui l'ont appelé pendant trente années à la radio. Des personnes qui appelaient la nuit entre minuit et deux heures du matin, pour parler de leur haine, mais aussi de leur joie et de leur peur. Sur le thème précis de la mort, quelle oreille a-t-elle prêté à ces témoignages, demandes, questions ?**

Ce n'était pas vraiment des questions. C'est moi qui ai suscité les échanges sur ce thème parce que j'ai eu la douleur de perdre des êtres chers. Quand j'ai perdu mon père, j'en ai parlé, parce que je trouve que c'était normal de raconter un peu de ma vie pour que les autres sachent que moi aussi, j'ai du chagrin. Pas pour qu'ils me comprennent, mais pour qu'ils s'identifient, et viennent me parler plus librement de leur chagrin, de leur douleur, des morts de leur entourage.

Quand j'ai ensuite perdu ma mère, j'ai connu une période assez difficile, et beaucoup d'auditeurs, de très jeunes auditrices, qui avaient perdu une grand-mère, bref, tous ceux qui étaient touchés violemment sont intervenus, parce que « je savais ce que c'est ». J'ai donc pensé que j'avais bien fait de leur en parler, que je leur avais permis d'aborder le sujet...

Dans ces cas là, il ne faut pas plaindre celui qui se confie, il faut l'accompagner et le laisser parler jusqu'au bout du bout. C'est à mon sens très important : il faut parler des morts, pour qu'on les rende toujours vivants. C'est ma philosophie.

### *Libérer, donner, la parole sur le sujet*

Le témoignage d'une petite jeune fille m'a beaucoup frappée : elle m'a appelé pendant un an, car elle n'arrivait pas à se consoler de la mort de sa grand-mère. C'était effroyable pour elle, alors je l'ai aidée, pas à pas.

Il y a aussi des deuils terribles à « accueillir », quand on entend brutalement : « mon fils s'est suicidé hier soir ». C'est plus difficile parce qu'on se demande « Pourquoi ? ». Il y a la question de la raison de cette disparition brutale. On ne peut alors qu'écouter le chagrin, le partager.

Je citerai aussi une dame assez âgée, qui avait perdu sa fille de 50 ans et qui pleurerait. Elle pleurerait tellement que je ne pouvais pas répondre. Et m'a demandé « Vous ne me répondez pas Macha ? » et j'ai dit « Non, je pleure ». « C'est bien, c'est déjà un très joli cadeau » m'a-t-elle alors confié. Tout était dit.

Je n'ai jamais interdit que l'on parle de la mort, tout d'abord parce que j'animais une émission un peu particulière, qui se prêtait aux confidences : la nuit on se livre d'avantage et on écoute avec d'avantage d'attention. C'était tout de même assez « extra-ordinaire », de pouvoir parler d'un chagrin en cinq minutes !

Quand on s'adresse à une personne à la radio, on en touche des centaines qui vi-

vent la même chose. Cela m'a toujours étonnée d'entendre « Vous m'avez sauvé cette nuit là, en parlant à Marie ». C'est assez extraordinaire, et cela montre qu'il faut aller « jusqu'au bout des mots ».

Je n'ai jamais eu peur de parler de la mort, en privé comme à l'antenne, parce que c'est malheureusement un paradoxe étrange, la mort : c'est la vie aussi, cela fait partie de la vie, on ne peut donc pas y échapper, c'est inéluctable, on sera tous un jour mort. Agé ou mort. Et si pas âgé, mort. Alors il faut en parler, sans en être obsédé. Il ne faut pas que cela soit tabou, sinon c'est grave.

Même s'il y a de plus en plus d'associations de personnes en deuil, la majorité des gens n'osent pas parler de la mort, parce qu'ils ont peur de faire peur autour d'eux, ou d'ennuyer. Se faire consoler, cela ne dure qu'un temps, parce que les autres en ont assez au bout de trois semaines, un mois. Ils partagent votre douleur, mais ils ne veulent plus l'entendre parce que ça leur envoie une image de ce qui peut leur arriver...

### *Les morts présents dans la vie ?*

Je pense que quand on a perdu quelqu'un, il faut vivre pleinement son chagrin. Personne ne le vit de la même façon. Même si on vous trouve un peu morbide au départ, ce n'est pas grave il faut aller jusqu'au bout, au bout du chagrin, puis remonter après. Et après, il faut vivre, et faire vivre « nos » morts.

On garde tous des souvenirs, même s'ils sont tout petits, futiles, ce peut être une bêtise d'enfance, un parfum, une odeur, des meubles,...

Pour ce qui me concerne, je parle beaucoup de mes parents, qui sont morts assez âgés, et dont j'avais l'impression qu'ils ne mourraient jamais. C'est un privilège de les « garder » assez tard, mais tout d'un coup, leur disparition est très brutale. Même si c'est dans l'ordre des choses, cela ne nous plaît pas forcément. J'en parle avec le sourire, je leur dit bonsoir tous les soirs en passant devant une horloge qui leur appartenait, et dont j'ai besoin d'entendre le « tic-tac », parce que c'est un peu leur âme qui se balade. Ils sont partout. Mais je ne m'enferme pas dans un mausolée de chagrin : je vis avec eux, ils sont autour de moi. Une jolie phrase de Saint Augustin dit : « La personne n'est plus là, elle est juste à côté. » Cela signifie qu'on les met juste à côté de soi, et qu'ils nous donnent une certaine force. Mais il faut un petit peu de temps pour trouver cette force dans le deuil.

### *Trente ans de confidences*

La mort, on n'en parlait pas il y a vingt cinq ans. Il y avait des drames terribles. Les confidences sur les suicides, c'était insupportable. Quand j'avais une fiche d'appel, je choisissais d'accepter ou non le sujet. Ce qui est intéressant, c'est que cela pro-

voquait des appels d'autres auditeurs, pour donner leurs images, leurs sentiments, leurs sensations par rapport au décès d'un proche, pour aborder le sujet de la mort, de la peur de la mort. Qui n'a pas peur de la mort ? Ca n'existe pas.

Il suffit d'ouvrir petite brèche, après, le sujet n'est plus tabou. C'est peut-être aussi la conséquence du fait que j'ai osé en parler. J'aurais pu dire « Je n'étais pas là pendant trois jours parce que j'étais souffrante ». Mais j'ai dit « Je ne suis pas là parce que j'ai du chagrin, parce que j'ai perdu mon père, parce que j'ai perdu ma mère ». Je trouve cela normal quand on fait ce genre d'émission, il faut raconter un peu de sa propre vie parce que l'on peut croire de nous que nous sommes toujours à l'abri de tout, et c'est faux ! On n'est pas « Madame Je sais tout », on n'est pas Madame « Je suis en dehors de tout », on est comme tous les autres, et les auditeurs ont besoin de savoir qu'on est comme eux. Quand les auditeurs et auditrices m'appelaient pour me dire « J'ai perdu mon père, ma mère ou mon enfant », ils savaient que je pouvais comprendre. C'était un plus. Je ne pense pas qu'on puisse parler de la mort sans avoir vécu la mort de quelqu'un de proche...

« Face à la maladie, on décide seulement de se condamner à la vie, plutôt qu'à la mort... ». C'est ce que j'ai écrit dans mon livre « Quand ça vous arrive ». C'est plus fort que soi quand on est confronté au choix d'accepter des traitements lourds, insupportables.



## *François Michaud Nérard, auteur de « La révolution de la Mort »*

C'est plus en tant qu'acteur et observateur de l'évolution actuelle, que je vais parler.

« La mort est-elle un sujet tabou ? », je crois qu'il ne faut pas tergiverser : en tant que professionnel du funéraire, je répondrai : oui. La mort est complètement tabou dans notre société.

On peut bien sûr avoir l'impression que la mort est omniprésente, notamment au travers des médias. Elle a une apparence de visibilité : vous regardez un feuilleton télévisé, vous regardez des films, les informations, vous voyez en permanence des morts. Dans les jeux vidéos, nos enfants meurent plusieurs fois par heure, c'est absolument extraordinaire. On peut d'ailleurs se poser la question « Quelle est pour eux la symbolique de la mort ? » quand ils peuvent revivre en permanence. Que signifie pour eux la mort de leur grand-mère ?

La mort des personnalités est scénarisée : on se souvient tous des obsèques célèbres de Diana, Jean-Paul II, François Mitterrand... On voit les obsèques quand il y a des accidents ou des meurtres en France, mais quand il s'agit de l'étranger, on montre des photos. Deux exemples : le visage d'un terroriste Irakien sur Euronews, ou encore les morts après le passage du tsunami en Asie du Sud. Le tout aux heures de grande écoute, pendant le repas des familles. Ça ne dérange absolument personne... Mais, qui a vu une seule fois à la télévision un mort « ordinaire », une personne qui pourrait être un de vos proches ?

Devant la photo d'un mort, beaucoup d'entre nous sont mal à l'aise. Est-ce un vrai mort ? Est-ce une photo prise dans une chambre funéraire pour montrer un vrai mort ? Le fait qu'être confronté à la vision d'un vrai mort puisse être choquant montre combien la mort est tabou dans notre société.

J'ai participé en ce début d'année à une émission de télévision intitulée « Les tabous de la mort ». C'était dans le cadre d'une série « Les tabous de... ». Ces émissions traitent aussi bien de l'homosexualité, de la prostitution, de la virilité, du plaisir féminin, ..., mais il n'y avait pas un seul tabou là-dedans ! Pour les téléspectateurs, tout cela était parfaitement naturel. En revanche, la mort, non. Ils ont été choqués, parce qu'à la télévision, le sexe oui, mais la mort, non. La mort à la télévision, c'est l'obscénité, c'est devenu l'ultime pornographie.

### *De la mort ostentatoire à la mort escamotée*

Ce n'était pas du tout le cas il y a quelques générations. On portait des habits de deuil, on utilisait des tentures de cérémonie, il y avait des monuments... Au début du XXe siècle, il y avait des usages à respecter : pour la perte d'un parent, on portait le deuil pendant deux ans, dix huit mois pour un conjoint ou des beaux-parents : on passait quasiment un tiers de sa vie à montrer des signes de deuil.

C'était important sur le plan social. Celui qui était en deuil voyait d'autres person-

nes qui l'étaient aussi, et il n'était pas isolé dans sa peine. Par ailleurs, sachant que vous étiez en deuil, les autres vous abordaient en sachant comment vous parler de quelque chose qui était important.

Alors comment en sommes-nous arrivé à faire de la mort un tabou ?

La première des raisons, c'est une évolution de la société elle-même. Au XVIIe siècle, la mort était une fatalité ou une punition. Elle était présente en permanence. Voici quelques unes prescriptions de l'époque : « En se couchant, penser à la mort, s'y préparer ; manger à chaque repas un morceau de pain pour nourrir les vers qui mangeront le corps ; regarder les maladies comme les compagnes de la mort, ... ». C'était extraordinaire, la mort était omniprésente, et faisait partie intégrante de la conception qu'on avait de la vie.

L'évolution commence au siècle des lumières, puis au XIXe siècle, avec un commencement de rationalisation de la mort. La mort devient un phénomène naturel. Ce n'est plus la punition divine, la fatalité. Cela devient un phénomène naturel et le fait de lutter contre la mort devient également naturel. Du coup, le progrès consiste à trouver des recettes pour faire reculer la mort. Xavier Bichat, le père de l'anatomie moderne, a défini la vie en disant : « La vie, c'est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort ». La vie n'est plus ce que l'on vit, c'est tout ce qui résiste. Et on commence à « parcelliser » : on considère indépendamment un cœur, des poumons, ou un cerveau qui résistent.

### *Une maîtrise technologique de la mort*

C'est ainsi que l'on entre dans l'ère du XXe siècle, où se développe un contexte de « technologisation » de la société, où tout doit être soumis à la connaissance scientifique et, dans un monde où l'on doit tout connaître, on doit tout faire, tout mettre sous contrôle. Or, la mort est la démonstration même de l'invalidité de cette quête. La mort n'est plus naturelle, elle est l'échec de la médecine.

D'ailleurs, du début XIXe jusqu'au début du XXe siècle, on trouvait « Mort de crise cardiaque », « Mort de tuberculose », « Mort de mort naturelle » dans la nomenclature, ce qui n'existe plus aujourd'hui. Puisque la mort est considérée comme un échec, elle est honteuse.

Pour illustrer mon propos, sachez que l'hôpital le plus grand et le plus moderne de France, l'hôpital européen Georges Pompidou, est certainement l'établissement qui a la plus petite chambre mortuaire et la plus malcommode, située juste à côté des poubelles. C'est parfaitement emblématique de la place de la mort dans notre société, ou en en tous les cas, du traitement de la mort par l'hôpital.

Et pourtant, on essaie de tout faire pour maîtriser la mort dans le monde médical. 75% des décès ont lieu en milieu hospitalier. Entre 25% et 50% de ces décès ont

lieu à la suite d'une décision médicale. Ce n'est plus une mort naturelle. Décision médicale, cela signifie soit un refus d'acharnement thérapeutique, c'est-à-dire que l'on débranche les respirateurs ou que l'on arrête la dialyse, soit c'est l'administration d'antalgiques à des doses pouvant précipiter la mort. Une enquête est parue sur ce sujet en 2003 dans le Lancet - l'une des plus grandes revues mondiales de médecine - portant sur les comportements en Italie, en Belgique, en Suisse et aux Pays-bas, et dont on peut penser qu'elle est parfaitement transposable en France. En France, c'est la loi Léonetti qui le permet, cela se nomme « euthanasie active » ou « suicide assisté .» Dans un tiers des cas, la mort ne survient pas, la mort est provoquée.

### *Contrôle sur la mort, et même au-delà*

En créant le premier crématorium au cimetière du Père Lachaise, à Paris, avec ses deux grandes cheminées emblématiques, c'est bien la maîtrise technologique qui était visée. La société moderne veut montrer qu'elle maîtrise la mort. La crémation en France évolue et continue d'évoluer à un rythme soutenu. Ce phénomène relativement marginal jusque dans les années 70 représente aujourd'hui 28% à 29% des choix cette année, et va sans doute atteindre 40% sur l'ensemble de la France dans les années qui viennent. A Paris comme à Lyon, il y a plus de 40% de taux de crémation, et dans des villes aussi diverses que Lorient, Strasbourg, Montpellier, on arrive à 50%. En Europe, beaucoup de pays atteignent plus de 70%, dans les pays du Nord, la Grande-Bretagne et le Danemark, 73%, 90% dans le grand Londres, et 95% dans le grand Copenhague ! L'inhumation est devenue totalement marginale.

Il y a aussi des causes démographiques objectives pour « repousser » la mort. L'espérance de vie a considérablement augmenté : jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle s'établissait à 25 ans. En 1870, à cause de la guerre, elle était à 30 ans. Au début du siècle, 45 ans, en 2004, 80 ans - avec une inégalité entre les hommes et les femmes puisqu'elles vivent six à sept ans de plus que nous. Avant, la mort touchait des personnes en pleine force de l'âge, en pleine activité. Maintenant, la mort touche des personnes beaucoup plus âgées. Et ceux qui s'occupent de leurs obsèques sont elle-même rentrées dans la vieillesse : le rapport à la mort de l'autre a beaucoup changé. Autrefois, la naissance était indissociable de la mort. Il était extrêmement fréquent que les femmes meurent en couche et la mortalité périnatale était très élevée. Sans remonter à Montaigne qui a eu six filles dont une seule a atteint l'âge adulte, il y avait, au XVIII<sup>e</sup> siècle, 30% des enfants qui décédaient avant l'âge d'un an. En 1900, c'est encore 15%. Et qui a entendu parler de la canicule de 1911, qui a entraîné la mort de 20 000 enfants ? Imaginez le scandale public si 200 enfants étaient morts pendant celle de 2003. En 1950, date de naissance de beaucoup d'entre

nous, un enfant sur vingt n'atteignait pas l'âge d'un an. La mort était toujours très présente. Heureusement, la mortalité a reculé et c'est devenu un phénomène totalement marginal.

La mort a changé de nature. Jusqu'au début du XXe siècle, on mourait principalement de maladies contagieuses : c'était une cause banale, un virus arrivait, tout le monde était malade dans la famille et de temps en temps l'un d'entre eux mourait, mais beaucoup survivaient. C'était une cause « familière », qui touchait tout le monde. Aujourd'hui, ce sont les cancers. En l'an 2000, on a quarante fois plus de mort due à un cancer qu'à une maladie infectieuse.

Tous nos repères par rapport à la mort ont changé. Avec le vieillissement de la population, on connaît naturellement une prévalence des maladies neuro-dégénératives, comme Alzheimer ou Parkinson. Avec des personnes qui sont parfois « morts socialement », quand ils sont en institution depuis dix ans et qu'ils ne communiquent plus avec personne, largement avant leur mort physique.

En contre-plan, il y a la brutalité des morts traumatiques, par accident de la route ou accident cardio-vasculaire. Quelqu'un qui meurt jeune, d'un seul coup, ne paraît pas normal. Et si ce n'est pas normal, on ne sait pas le gérer. Les causes de la mort sont devenues inquiétantes... Étonnons-nous que ce soit également devenu un tabou ! Evoquons aussi les modifications du contexte religieux : depuis des millénaires, la symbolique de la mort est très liée à la religion. On est aidé par la spiritualité, on a des prêtres, des pasteurs, des rabbins, des personnes dont le rôle est de nous expliquer ce qui se passe. Cela a beaucoup changé.

### *La révolution de la mort*

André Comte Sponville, auteur de « L'esprit de l'athéisme », nous conduit à nous questionner sur une chose : où sont les officiants de l'athéisme ?

Nous sommes dans une situation dans laquelle nous ne sommes pas forcément aidés. Jusqu'à présent, il y a une dizaine ou une vingtaine d'années, 95% des gens étaient croyants. Selon notre dernier sondage, quatre Français sur dix se déclarent athées ou non croyants, soit 40% des Français. Et parmi ceux qui se déclarent croyants, seulement 14% sont pratiquants. Pour les premiers, les rites autour de la mort n'ont pas forcément de sens. Cela amène à reconsidérer complètement le rôle de la société et des services funéraires.

Autre facteur à prendre en compte en France, pays de très grande diversité culturelle : les nouvelles croyances. Actuellement, la moitié des protestants sont des évangélistes. D'après un sondage mené en 2006, 15% des catholiques croient en la réincarnation. Il y a un incroyable mélange de symboliques.

Nous sommes dans un contexte de vraie révolution dans le domaine funéraire :

modifications démographiques, perte de repères religieux, la mort qui se décide de plus en plus, et que l'on essaie de maîtriser. Dans le même temps, c'est un tabou social. Quelles sont les conséquences ? Au moment où l'on aurait besoin vraiment de repères pour accompagner cette révolution, aucune instance ne s'occupe réellement du sujet. Et la population, on s'en aperçoit en tant que professionnels du funéraire, est totalement désorientée.

Auparavant, le schéma incontournable, en France, c'était l'enterrement catholique : la veillée, le convoi, l'église et puis le cimetière. On mettait le mort dans un endroit fait pour ça, dans l'enceinte de grands murs. Avec le changement de contexte social, 75% des personnes meurent en dehors de chez eux, dans un milieu médicalisé, sous contrôle, et 90% hors du domicile. La mort, la vie, sont devenues des choses totalement abstraites par rapport à la vie quotidienne. Un enfant d'aujourd'hui n'a jamais vu ni naître, ni mourir : il a vu quelqu'un partir à l'hôpital et n'en jamais revenir, ou revenir avec un vivant de plus, quand il s'agit d'une maternité.

### *La partie « publique » des obsèques*

Il y a eu une disparition de la « pompe » funèbre. On voit maintenant des convois avec deux personnes pour toute assistance. La veuve et le fils. Tous les jours, il y a des personnes qui meurent sans qu'un proche ne s'occupe d'organiser les obsèques. Il y a ce que j'appelle le tragique « direct hôpital-cimetière » : les personnes qui se retrouvent dans la morgue de l'hôpital, on ferme la boîte, on prend le corbillard, on se retrouve au cimetière par une matinée pluvieuse de novembre, et il ne se passe rien ! Les voisins disent : « On l'a enterré comme un chien ! ».

A Paris, Lyon ou Montpellier, 50% des convois ne passent pas par un lieu de culte. Dans les grandes villes, on a une perte totale de repères sociaux. Le cimetière, c'est un lieu destiné aux morts, avec des symboliques fortes, des chapelles, ou même de petites sépultures pour les urnes des premiers crématistes. On mettait le mort sous une grosse pierre, pour bien marquer la séparation des morts avec les vivants. Maintenant, avec la crémation et la liberté sur le choix de la destination des cendres qui prévaut, on connaît « tout et n'importe quoi » sur le point de vue anthropologique. Existence bien sûr des columbariums, les cavernes mais quand on disperse les cendres en mer, où est le mort ? Où y a-t-il une trace ou une preuve que le mort est mort ?

Autre problématique : quand on ramène l'urne à la maison, comment s'en séparer ? Alors bien sûr cela fait le bonheur de l'industrie pharmaceutique et de ses anti-dépresseurs et des divers « psy », qui sont les seuls à pouvoir écouter. Je ne parle pas des changements d'état proposés par des entreprises qui vendent la transformation des cendres en diamants, ou qui les envoient dans l'espace...

Le « travail de deuil » est aujourd'hui extrêmement difficile parce que l'on aurait besoin d'être aidé, mais nous sommes désorientés. On ne porte pas les habits de deuil, on doit se cacher, on ne doit pas gêner avec sa peine. « L'executive woman » qui a perdu ses parents, son conjoint, pire, son enfant, qu'attend t-on d'elle ? Qu'elle retourne au travail sans qu'il n'y ait aucun signe extérieur qui montre sa détresse, et sans que personne ne comprenne et voit qu'elle a des problèmes.

Le soutien n'est plus assuré par la famille et par le corps social. On n'a jamais autant demandé « Comment ça va ? » et jamais si peu souhaité entendre « Ça va mal » et commencé à parler, à écouter. Il y a eu l'émission de Macha Béranger le soir tard, et cela ne touchait malheureusement pas tout le monde. Autrefois, la mort était un passage de flambeau. Je vous rappelle le début d'une des fables de La Fontaine « Un riche laboureur sentant sa mort prochaine fit venir ses enfants et leur parla sans témoins » : le laboureur meurt en activité et transmet un savoir, quelque chose, à ses enfants.

Maintenant, avec cette mort qui se produit de plus en plus tard et avec des survivants qui sont de plus en plus vieux, quel est le sens de l'héritage quand ceux qui héritent sont déjà à la retraite ? On n'hérite plus du commerce, du fond de l'artisanat des parents. Et les personnes âgées sont souvent une charge pour leurs descendants. Un sondage du Credoc (Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie) paru l'année dernière, demandait les motivations des personnes qui optaient la crémation. 35% des personnes, disaient qu'ils choisissaient très majoritairement ce mode pour ne pas être une charge pour les autres.

Avant, les « anciens » étaient ceux qui avaient l'expérience, qui apportaient des choses, maintenant, ils se sentent une charge. Il y a un du coup un développement spectaculaire des contrats de prévoyance obsèques.

### *Obsèques : la fin du « devoir filial »*

« Qui doit financer les obsèques ? » A cette question de notre enquête - à paraître dans quelques jours - , nous avons obtenu un résultat incroyable, qui montre une évolution majeure de notre société : c'est, pour les sondés, le futur défunt qui doit lui-même prendre en charge ses obsèques de son vivant, par exemple au travers d'un contrat. En proposant pour item « les familles, car il est normal que ce soit les enfants s'occupent des obsèques de leurs parents », nous étions persuadés que tout le monde répondrait positivement... Tous nos repères, tout ce qu'il y a dans les livres, sont à revoir devant cette d'attitude. Il y a un nouveau rôle à inventer pour les services funéraires.

Nous nous trouvons de plus en plus devant des personnes désorientées, qui demandent de la spiritualité, ou des rites alors qu'ils ne sont pas croyants, ou d'autres encore qui ne donnent pas forcément de sens à la mort les pompes funèbres doivent

remplir un rôle plus large : la pompe funèbre, c'était l'ordonnement des convenances, il fallait respecter et faire ce qui devait être fait. Maintenant, nous avons une forte demande de service funéraire, d'accompagnement dans la singularité, et c'est une véritable révolution pour les professionnels. Il y a bien eu une révolution de la mort : nous ne sommes plus confrontés à « la » mort, mais « aux » morts.

Entre la mort de quelqu'un de très très âgé, avec qui on a rompu les ponts très en amont, et de celle de très jeunes gens, les réactions ne sont pas les mêmes. Les soins palliatifs sont également un facteur du changement de mentalité : les personnes entrent dans un institut en sachant qu'ils ont trois semaines, un mois pour y rester, et qu'ils en sortiront les pieds devant.

Là où la médecine s'humanise, pour une fois, c'est qu'elle ne soigne pas uniquement la maladie, mais accompagne des humains, des mourants, qui sont avec leur famille.

Du coup l'entourage commence à « faire son deuil », avant même que la mort ne survienne. On voit ainsi de plus en plus de gens qui viennent faire des devis pour prévoir les obsèques, avant que le décès n'arrive. On connaît vraiment des circonstances extrêmement différentes pour la mort, et notre société a perdu le savoir collectif qui existait autour des rites du deuil. Il n'y a plus les « sachants » de la société, ces vieilles personnes, ces anciens, qui savaient ce qu'il fallait faire, qui participaient à la toilette etc. Il n'y a plus que des professionnels. Je pense qu'il faut donc réellement que la société prenne en main cette étape fondamentale de la vie qu'est la mort. Il nous faut construire collectivement de nouveaux repères. Pour cela, il nous faut réapprendre à parler de la mort en 2008 et naturellement pour arriver à en parler, il nous faut vaincre ce tabou de la mort.



## *Jean-Pierre Charpennet, directeur des pompes funèbres intercommunales de l'agglomération lyonnaise*

**Observation d'une évolution entre des « cérémonies industrielles » dans les années 75 et d'une meilleure appropriation des familles aujourd'hui.**

Mon objectif est surtout d'évoquer une lueur d'espoir, grâce au recul d'une trentaine d'années, puisque j'ai eu la chance « d'arriver dans le funéraire » dans le cadre d'une carrière de fonctionnaire en mai 1976, c'est-à-dire au moment où les premiers décrets qui allaient intégrer les évolutions de la profession tombaient. Il me semble que l'évolution constatée depuis ce temps écoulé va dans le sens d'une réappropriation de la mort, au moins dans certains moments des funérailles, au moment de la cérémonie, même si globalement, effectivement, la mort est comme escamotée.

Pour ce qui concerne le comportement des familles, je voudrais faire part de trois observations. Le comportement global des familles que l'on recevait il y a une trentaine d'années était celui d'« administrés », d'autant plus que nous étions dans la période du monopole des pompes funèbres et que personne n'avait d'autre choix que de passer par les services monopolisés... lorsqu'ils existaient. A Villeurbanne, puis à Lyon, où j'ai assumé mes fonctions, les services « sous monopole » fonctionnaient. Les familles se comportaient donc en tant qu'administrés soumis à nos contraintes de fonctionnement et acceptaient pratiquement toutes les exigences que nous devions leur imposer...

Du coup, la réception des familles était un petit peu rapide par rapport à ce que nous connaissons aujourd'hui. L'échange avec eux durait une demi-heure, trois-quart d'heure, une heure au grand maximum : tout simplement parce qu'il y avait une docilité de la famille pour l'organisation de funérailles. On savait qu'il y avait le rituel de la cérémonie, c'était la plupart du temps des célébrants catholiques avec des rituels dominés par l'aspect religieux, et la personnalisation de la cérémonie était relativement faible.

Dans les hôpitaux, notamment avec les représentants des aumôneries, nous avions, - et c'était confortable pour nous qui organisons le service -, des cérémonies qui étaient régulièrement réduites à vingt minutes..., c'était une constante, on n'avait pas de surprises.

Aujourd'hui, essayez de trouver des cérémonies semblables : cela n'existe quasiment plus. La cérémonie était « sous domination » du caractère religieux et la famille très passive. Nous sommes désormais passés à une autre situation où la religion est beaucoup moins présente. Pour les catholiques, l'entourage cherche à compenser ce recul de la religion par une appropriation de l'organisation des funérailles. Du temps du rituel religieux, nous avons rejoint le temps à l'hommage, quelque fois même trop débordant. On peut assister à des cérémonies qui durent

une heure, composées à 90% de prises de paroles de parents, d'amis, de voisins, de collègues de travail, et qui ne consistent forcément qu'à dire du bien du défunt. Mais c'est aussi pour compenser le manque d'accompagnement qui se manifesterait sans celà....

Deuxième élément : le regard des autres sur le métier. Je me souviens qu'il y a une trentaine d'année, lorsque l'on disait que l'on travaillait dans les pompes funèbres, il n'y avait pas une forme de honte, mais évoquer le domaine funéraire créait une gêne, des réactions intriguées, des questions très professionnelles dont on sentait que nos interlocuteurs n'osaient pas les poser ailleurs. Mais on entendait surtout des moqueries, ou des narrations d'anecdotes croustillantes sur les croque-morts, une appellation qui nous colle aujourd'hui quand même moins à la peau... J'ai pour ma part connu des collègues qui n'ont jamais avoué, même au sein de leur famille, qu'ils travaillaient dans un service de pompes funèbres. Cela en dit long quant à la connaissance ou reconnaissance de la profession.

Aujourd'hui, je crois que l'on appréhende moins de dire que l'on travaille dans ce secteur, et nous sommes plus confrontés à des réactions d'intérêt, de questionnement sur nos missions auprès des familles, de curiosité sur les pratiques funéraires. Je crois que c'est une évolution des mentalités. Je ne dis pas que cela supprime le tabou qui règne autour de la mort, mais il y a comme une ouverture d'esprit.

Dernier point : les contrats obsèques. Lorsque la régie municipale des pompes funèbres de Lyon a lancé les premiers en 1985, nous nous doutions que cela n'allait pas forcément bien marcher. La première année, nous avons réalisé entre quinze et vingt contrats. Aujourd'hui, nous en sommes à quelque trois cents par an, et nous ne sommes pas les meilleurs sur le marché. Il y a un engouement pour ce genre de produit, qui correspond à un besoin. Dans un premier temps, nous avons reçu des personnes presque en fin de vie qui venaient pour « sécuriser » leurs obsèques, avec pour argument « je ne sais pas si mes enfants vont s'occuper de mes funérailles comme je le souhaite, s'il respecteront mes volontés » et c'était notamment des personnes qui exprimaient leur volonté de crémation.

Aujourd'hui, et depuis les vingt dernières années, nous avons assisté à une évolution de ce comportement, y compris dans nos relations avec les professionnels du funéraire qui reçoivent les adhérents ou futurs adhérents à des contrats obsèques. Il s'agit toujours de sécuriser le déroulement des événements, mais aussi et surtout d'épargner les tracasseries aux enfants et au reste de la famille, parfois éclatée, et qui, du coup, ne seraient pas forcément aptes à connaître les volontés du défunt. Il ne s'agit pas de faire un report de financement sur la génération qui vient, mais aussi de « ne pas déranger » au moment de la mort. Mais c'est également, et les assistants funéraires présents le savent, un moment d'échange important avec les

adhérents par rapport à l'organisation des funérailles : ils en profitent pour narrer un peu de leurs souvenirs, dire à ce moment ce qu'ils ne peuvent pas exprimer ailleurs, parce que l'on ne peut pas parler de la mort n'importe où.

Par ailleurs, je crois que l'on assiste également à une prise en charge plus répandue par les adhérents de de leur fin de vie et ce, de plus en plus jeune. Nos interlocuteurs ne s'adressent pas seulement à leur assureur ou à leur banquier – beaucoup de « produits » sont aujourd'hui diffusés sur le marché -, mais ils viennent frapper à nos portes pour parler avec des professionnels du funéraire, et évoquer leur mort. Nous sommes dans la discussion, dans la partie pratique et économique autour de leur propre mort, ce qui dénote notamment d'une vraie évolution en terme de contrats obsèques au cours de ces dernières années. Si le tabou de la mort existe forcément, encore et toujours, parce notre société écarte tout ce qui dérange, nous connaissons une évolution qui me semble plutôt positive et laisse espérer que « l' homme » aille dans le bon sens.



## *André Comte-Sponville, philosophe*

**Ce tabou social est-il aussi un tabou pour les philosophes ?  
Qu'en est-il ? Est-ce l'affaire des professionnels mais aussi de  
chacun ?**

Ce tabou social est-il aussi un tabou pour les philosophes ? Qu'en est-il ? Est-ce l'affaire des professionnels mais aussi de chacun ?

La mort est-elle « encore » un tabou ? La formulation semble indiquer qu'elle l'était dans le passé, et que l'on s'étonne qu'elle le soit toujours... Je crois que la réponse est oui aux deux questions.

Oui, la mort est encore un tabou aujourd'hui, et oui, elle l'était déjà avant aussi. Autrement dit, le « encore », dans le titre de cette conférence est justifié. Le tabou de la mort n'a pas commencé avec la ou les nouvelles façons de mourir. Il est vrai qu'au fond, on aime mieux parler d'amour que de mort. Un film pornographique, c'est quand même plus excitant (si on aime ça, mais reconnaissons messieurs, ou mesdames, que nous sommes peu à y être indifférents) qu'une agonie filmée pendant une heure et demi.

C'est d'ailleurs pourquoi je ne suis pas tout à fait certain du parallèle évoqué par François Michaud Nérard entre le sexe omniprésent, et la mort toujours cachée. "Avez-vous déjà vu un mort normal ?", nous demande-t-il. Mais avez-vous déjà vu des amants normaux ? Non. On voit des comédiens qui font semblant de faire l'amour. Dans un film porno, on voit des comédiens qui sont payés pour faire l'amour, mais ce ne sont pas des amants "normaux". Lequel d'entre vous a filmé son propre coït ? Personne. Au fond, vos petits enfants ont plus de chance d'avoir une vision ou une photo de votre cadavre, ou de vous voir sur votre lit de mort, parce que neuf sur dix d'entre nous mourront à l'hôpital, mais j'imagine qu'aucun d'entre eux ne vous verra jamais en train de faire l'amour. Et pour une grande majorité d'entre nous, aucun de nos petits enfants ne nous verra jamais tout simplement nu. La mort est un tabou, oui, mais le sexe aussi. Ce sont deux choses que l'on ne montre pas, et c'est normal. Nos enfants, nos petits enfants, n'ont pas à voir, j'allais dire « ces horreurs » pour plaisanter, mais s'agissant de la mort, ce ne serait pas vraiment une plaisanterie.

### *Taux individuel de mortalité : 100%*

Il est vrai que la mort est moins visible dans le monde moderne. D'abord parce que, objectivement, « on meurt moins ». Notre espérance de vie est passée de vingt cinq à quatre vingt et quelques années, entre autres parce que les bébés ne meurent quasiment plus.

Il y avait des vieillards au XVIIe siècle : une fois que vous aviez survécu les pre-

mières années, vous aviez des chances raisonnables de dépasser les cinquante ou soixante ans et quelques centenaires survivaient. Il est vrai que les enfants mourraient en grand nombre, surtout les plus jeunes, et que cela faisait de la mort une présence quasi quotidienne. Montaigne écrit dans Les Essais : « j'ai perdu cinq ou six enfants ». Il ne sait pas exactement combien, n'y attache pas beaucoup d'importance, tellement le fait était banal. Dans un village de quelques dizaines de familles, il y avait des morts, sinon tous les jours, disons du moins tous les mois, voire toutes les semaines.

Aujourd'hui, on meurt moins... d'un point de vue statistique et social : c'est ce que l'on appelle le taux de mortalité, c'est-à-dire le nombre de morts, dans une année, rapporté à celui des vivants. Ce taux a considérablement reculé, et entre nous soit dit, nous ne pouvons nous en plaindre. Sauf que... ce sont des statistiques. Et ce ne sont pas elles qui meurent : c'est vous... c'est moi... Le vrai taux de mortalité n'est pas social, mais individuel, puisque c'est l'individu qui meurt. Et ce taux n'a pas reculé d'un pouce, depuis, en gros... cent mille ans, depuis le premier homo sapiens. Mais en réalité, cela avait commencé bien avant, puisque les singes meurent aussi ! Ce taux individuel de mortalité est égal à 100%. Sans aucune évolution : quand on dit que l'on meurt de moins en moins, c'est un paradoxe, parce qu'on meurt exactement autant (le nombre des morts, à terme, est toujours strictement égal à celui des vivants), même si c'est plus tard. La vérité n'est pas que l'on meurt moins, c'est que l'on vit davantage. Et c'est une formidable nouvelle. Mais l'illusion, parfois renforcée par le tabou de la mort et la prise à distance avec la mise à l'hôpital, serait de croire que « puisque je vis de plus en plus, je vais mourir de moins en moins ». Non... Tu mourras plus tard, mais tout autant.

Même s'il y a malgré tout encore des morts prématurées, notamment périnatales, il faut se souvenir que l'on a davantage de chances de vivre bien et plus longtemps que nos ancêtres. C'est tant mieux, mais l'on ne mourra pas moins qu'eux, ni nos proches. Dès qu'un enfant naît, la seule chose qui est certaine, c'est qu'il va mourir. Sans doute pas la première année, mais il n'en mourra pas moins, simplement... plus tard et exactement autant. Alors, il est vrai que la mise à distance statistique renforce un peu le tabou : on peut effectivement vivre des années sans avoir à porter le deuil, ce qui était très rare il y a encore quelques siècles, ou même quelques décennies.

*«... tu meurs de ce que tu es vivant... »*

Si la mort devient « l'échec de la médecine », cette dernière est, par définition, vouée à l'échec ! Ce qui est quand même une drôle de façon de se faire l'écho des cinquante années de progrès médicaux les plus extraordinaires que l'humanité

ait jamais vécues ! Nous avons une chance incroyable. Cessons de parler d'échec à chaque fois qu'il y a un mort, c'est-à-dire toutes les fois. Et saluons au contraire l'incroyable prolongation de la durée moyenne de vie que les progrès de l'hygiène, des sciences et des techniques nous ont permis.

La mort est le sort normal du vivant. Montaigne l'a merveilleusement écrit dans Les Essais : « Tu ne meurs pas de ce que tu es malade, tu meurs de ce que tu es vivant ». Nous devrions l'inscrire en lettres d'or dans les halls d'entrée de nos hôpitaux. Tant qu'on n'aura pas compris cela, le trou de la Sécurité sociale restera un abîme : on demande absurdement à la médecine l'impossible, nous empêcher de mourir ! Effectivement, cela coûte très cher puisque, par définition, l'impossible n'a pas de prix...

Deuxième élément qui explique le renforcement du tabou de la mort : le recul considérable des croyances religieuses, au moins dans nos pays, en Europe et plus spécialement en France. Il faut bien comprendre ce que cela implique. Pour un vrai croyant, celui qui croit vraiment, un chrétien par exemple, vraisemblablement comme pour un juif ou un musulman, celui qui est mort va ressusciter. En un sens, c'est presque une bonne nouvelle que le mort « soit revenu vers le seigneur » ! On a ainsi la quasi-certitude, enfin, des chances raisonnables, de le retrouver. Et cela change tout, bien sûr.

Voilà qu'aujourd'hui, presque un Français sur deux, si l'on compte les 40% d'agnostiques, d'athées, de non-croyants, ne croit pas en une vie après la mort ; pour eux, la mort est enfin devenue vraiment la mort. Non pas une autre vie, mais la mort, le néant. Reconnaissons que l'on n'a pas vraiment envie d'y penser tous les jours ! Ainsi, alors que la mort était omniprésente, comme aux frontons de nos cathédrales, pour rappeler aux vivants les dangers de la damnation et l'espérance du paradis, il n'existe aujourd'hui plus de peur de l'enfer et d'espérance du paradis : c'est vrai que la pensée de la mort devient alors écrasante, et que l'on se dépêche ordinairement de l'oublier.

Toutes ces raisons font que la mort est encore un tabou et, à certains égards, encore plus aujourd'hui que dans les siècles passés. Cela ne signifie pas que l'on passait son temps à penser à la mort dans les siècles passés. Les prêtres de leur côté poussaient les gens à y penser, un petit peu comme les assureurs poussent les gens à penser aux risques de la vie ; « Vous avez pensé à vous assurer contre le vol ? ». Cela ne veut pas dire que vous devez penser tous les jours que vous allez être cambriolé, cela signifie que certaines personnes ont pour profession de vous rappeler que les cambriolages existent.

### *Faire semblant de ne pas mourir*

A la frontière du IV<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, en Grèce, Epicure écrivait :

« Nous naissons une fois. Il n'est pas possible de naître une seconde fois. Toi, pourtant, qui n'es pas maître du lendemain, tu diffères de jouir ! Nous consomons notre vie à force d'attendre, et chacun d'entre nous meurt affairé. » Autrement dit, on fait semblant de ne pas mourir. C'était déjà le cas de son temps, et ce l'est encore aujourd'hui.

Montaigne, au XVI<sup>e</sup> siècle, écrivait, dans ses Essais, toujours : « Le but de notre carrière, c'est la mort. C'est l'objet nécessaire de notre visée. Si elle nous effraie, comment est-il possible d'aller un pas en avant sans fièvre ? ». Pour lui, la mort est le bout de la vie, ce vers quoi l'on va. Donc, si l'on a peur de la mort, quelques pas que l'on fasse sera un pas effrayé, sauf que la mort est « l'objet nécessaire de notre visée ». « Le remède du vulgaire, c'est de n'y penser pas », ajoute-t-il. Déjà, et encore, et toujours le tabou de la mort. « Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent : de mort, nulle nouvelle » ajoute-t-il. Au XVI<sup>e</sup> siècle, on continuait à faire semblant de ne pas mourir. « Tout cela est beau, mais aussi quand elle arrive ou à eux, ou à leurs femmes, enfants, amis, les surprenant soudain, à découvert, quel tourment, quels cris, quelle rage, quel désespoir les accablent ! Vites vous jamais rien si rabaissé, si changé, si confus ? Il y faut pourvoir de meilleures heures ». En ce temps-là, la mort était déjà un tabou social ; et quand elle était là, tout s'effondrait.

### *« Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement »*

Attention de ne pas attacher trop d'importance aux changements sociologiques : il est vrai que l'on meurt maintenant beaucoup plus à l'hôpital qu'à la maison, mais, sincèrement, est-ce vraiment si important ? Mourir ou ne pas mourir est un enjeu décisif, mais apportons-nous beaucoup d'importance au fait de mourir chez soi ou dans un établissement hospitalier ? C'est anecdotique en vérité : du temps de Blaise Pascal – XVII<sup>e</sup> siècle – on mourait en général chez soi et entouré de la famille, d'amis, d'un prêtre et d'un médecin. Et pourtant, Pascal écrit : « On mourra seul ». Pourquoi ? Parce que personne ne peut mourir à notre place. C'est ça l'essentiel, et cela ne relève pas de la sociologie, des changements dans la société, des médias : cela relève de l'humanité elle-même.

On meurt seul parce que l'on vit seul. Personne ne peut mourir à votre place parce que personne ne peut vivre à votre place. C'est ce que disait le poète allemand Rainer Maria Rilke : « Dans la mesure où nous sommes seuls, l'amour et la mort se rapprochent ». Personne ne peut aimer à votre place, c'est pourquoi l'amour est solitude ; personne ne peut mourir à votre place, c'est pourquoi la mort est solitude. Je ne veux pas dire qu'il n'est pas important que l'on « meure à distance », c'est un phénomène sociologique, dont je ne conteste pas la réalité. Mais n'allez pas croire que la sociologie tienne lieu de métaphysique ou de spiritualité. Pascal disait superbement dans « Les Pensées » : « La fin sera tragique, quelque drôle qu'ait été la co-

médie. On jette un peu de terre sur la tête, et en voilà fini pour jamais. » Alors, que l'on remplace la mise en terre par la crémation, permettez au lecteur de Pascal et à l'athée que je suis de penser que cela ne change pas l'essentiel. Un peu de terre ou quelques flammes, et en voilà fini pour jamais. Et aussitôt, on préfère penser à autre chose : c'est-ce que Pascal appelle le divertissement. C'est au fond le nom pascalien du tabou de la mort. Le divertissement, c'est l'ensemble des préoccupations que l'on se donne pour oublier que l'on va mourir : le cinéma, un livre, la télévision, le travail, l'amour, toutes ces occupations que l'on s'invente pour oublier cette évidence. Pour Pascal, toujours « tout le malheur des gens tient à une seule chose : ils sont incapables de rester vingt quatre heures dans une chambre sans rien faire ; parce que s'ils le font, alors arrivent l'ennui, le dégoût, l'angoisse, le désespoir ». Parce qu'ils vont se remémorer qu'ils vont mourir.

Comme le disait La Rochefoucault « le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement ». Admirable phrase qui définit exactement, au XVIIe siècle, le tabou de la mort.

### *Le mystère de la mort*

Pourquoi la mort est-elle un mystère ? Tout bêtement parce que personne ne sait ce qu'il y a après. Ni même s'il y a quelque chose. Ce qui est très étonnant à penser puisqu'en vérité, il n'y a pas un humain qui y ait échappé depuis 100 000 ans. Certains croient qu'il y a une autre vie, d'autres qu'il n'y en a pas, mais c'est une croyance, pas un savoir. Or, quelque chose qui ne relève d'aucun savoir possible, c'est exactement ce que l'on appelle un mystère. Il n'y a pas un problème de la mort : s'il y en avait un, il y aurait une solution possible. Mais personne ne sait ni ne saura jamais s'il y a « autre chose ». Et comme toute vie est mortelle, le mystère de la mort, c'est aussi le mystère de la vie : personne ne sait comment cela va se terminer. Si bien qu'il faut nous apprendre à habiter le mystère. S'il s'agit de pensée, cela relève de la métaphysique, s'il s'agit d'expérience, de la spiritualité.

### *Philosopher, c'est apprendre à vivre*

Pourquoi philosopher, est-ce apprendre à mourir ? Cette formule est l'un des titres des Essais de Montaigne, en vérité empruntées à Cicéron, qui lui-même l'emprunte à Platon. Il y a deux réponses possible.

Il y a la réponse de Platon. Au fond, que recherche le philosophe ? A libérer le plus possible l'âme du corps, afin que l'âme ne soit plus prisonnière des pulsions du corps. Et comme c'est précisément cette séparation que la mort réalise, le philosophe essaie de se rapprocher de l'état où il sera quand il sera mort. « Les vrais philosophes sont déjà morts », écrit Platon, puisque le vrai philosophe estime que

son âme est devenue indépendante de son corps, comme ce sera le cas pour tout le monde après la mort. Cela ne vaut bien sûr que pour ceux qui pensent que l'âme et le corps sont deux choses différentes.

Pour ceux qui, comme moi, pensent que l'âme et le corps sont une seule et même chose – comme le disait Spinoza – la mort de l'un est en même temps la mort de l'autre. Si philosopher, c'est apprendre à mourir, au sens de Platon, si philosopher, c'est mourir à l'avance, sincèrement je ne suis pas demandeur ! Mais ce que montre Montaigne dans cette formule, c'est qu'en vérité, philosopher, c'est apprendre à mourir, parce que philosopher, c'est apprendre à vivre, bien sûr ! Car, simplement, la mort fait partie de la vie !

Si tu dis « j'aime la vie », mais que tu n'acceptes pas la mort, explique Montaigne, tu n'aimes pas la vie, puisque la mort fait partie de la vie. Tant et si bien que la mort n'est pas le but de la vie, contrairement à ce que disait Platon. Montaigne écrit « c'est le bout, non le but de la vie ; c'est sa fin, son extrémité, non pourtant son objet ».

Autrement dit, philosopher, c'est apprendre à mourir parce qu'il faut accepter la finitude essentielle de la vie. Merveilleuse formule de Montaigne là encore : « Tout contentement des mortels est mortel ». Tant que l'on n'accepte pas cette finitude essentielle de la vie, on ne peut pas aimer la vie telle qu'elle est, et toute notre vie va se dérouler dans l'angoisse. Si au contraire, on l'accepte, on peut aimer la vie telle qu'elle est : mortelle.

Au début de sa vie d'écrivain, Montaigne voulait toujours penser à la mort comme un stoïcien : pour s'y habituer, pour s'aguerrir. A la fin de sa vie, il se demandait : « est-ce la peine d'y penser si souvent ? » Il devient ainsi de plus en plus épicurien, et il écrit cette formule bouleversante : « Si tu ne sais pas mourir, ne t'en fais pas, nature t'en informera sur le champ ».

Un ancien professeur avait coutume de dire : « au fond, la mort, c'est le seul examen que personne n'ait jamais raté. » Si bien que je peux vous rassurer totalement : je ne sais pas si vous allez réussir votre prochain examen, mais je suis certain que vous réussirez à mourir. Il n'y a pas un crétin qui y ait échoué jusqu'à présent, et je trouverais incroyable que cela tombe précisément sur vous. Alors, est-il très raisonnable de se préoccuper tellement de quelque chose qu'en tout état de cause on est sûr de réussir ?

Il y a des morts plus ou moins belles, mais Montaigne dirait : « écoute, ce n'est pas très important, occupe toi de réussir ta vie ; si tu peux réussir ta mort, c'est mieux, mais vraiment, c'est la « cerise sur le gâteau », si vous me permettez l'expression, ce n'est pas le gâteau lui-même. Et il écrit, parmi ses plus belles phrases : « Je veux que l'on agisse, et que l'on prolonge les offices de la vie tant qu'on peut, et que la mort me trouve plantant mes choux, mais nonchalant d'elle, et plus encore de mon jardin imparfait. »

J'aime beaucoup cette « nonchalance » : puisque de toute façon, nous mourrons, que nous sommes sûrs de réussir à mourir, occupons nous aujourd'hui de l'essentiel : bien vivre, et même si la mort fait partie de la vie, c'en est comme le terme ultime qui ne saurait en aucun cas être l'essentiel.

### *La sagesse est une méditation sur la vie*

Penser la mort est une raison de plus pour vivre mieux. Spinoza a bizarrement écrit dans l'Éthique : "L'homme libre (le sage) ne pense à rien moins qu'à la mort, et sa sagesse est une méditation, non de la mort, mais de la vie ». Je partage son point de vue sur la sagesse, mais je pense en revanche que méditer la vie ne peut pas signifier ne jamais penser à la mort, puisqu'elle est partie intégrante de la vie ! Je crois au contraire que méditer la vie et la finitude de la vie est une même chose. Que penser la vie jusqu'au bout, c'est aussi penser la mort, et que cela constitue une raison supplémentaire d'aimer la vie.

C'est André Gide qui a le mieux exprimé l'essentiel dans *Les nourritures terrestres* : "Une pas assez constante pensée de la mort n'a donné pas assez de prix au plus petit instant de ta vie". Autrement dit, si chaque instant de notre vie ne se détachait pas sur le fond très obscur de la mort, il n'aurait pas cette intensité, cet éclat, comme les étoiles sont si brillantes parce qu'elles se détachent sur le fond très obscur de la nuit.

Enfin, il faut aussi penser à la mort des autres pour les aimer mieux, comme penser notre propre mort pour vivre mieux : mortels, et amants de mortels, voilà ce que nous sommes. Et si nous avons davantage conscience que "celui qui est devant nous va mourir" – en référence à la formule prononcée dans l'arène par les gladiateurs romains "Ave Caesar, morituri te salutant" - , nous aurions davantage le sentiment de la merveilleuse rareté de nos proches. Et... tout ce qui est rare est cher, d'une incomparable valeur.

En conclusion, il faut penser à la mort et, si elle est encore un tabou sur le plan sociologique, elle ne l'a jamais été philosophiquement, car le philosophe est celui qui prend la vie au sérieux, qui accepte de la voir en face, avec la mort au bout, y compris la sienne et celle de ses proches. Non pas pour se complaire dans la tristesse ou la mélancolie, mais au contraire, pour apprendre à vivre et aimer mieux. Autrement dit, l'essentiel n'est pas la mort, mais la vie : c'est la vie qui vaut, mais pour l'aimer telle qu'elle est, c'est-à-dire éphémère, il faut accepter qu'elle soit mortelle...



# ◆ **Les débats**





## *Philosopher sur la mort c'est méditer sur la vie*

*Paul Moynes*

J'aimerais émettre quelques observations. Lorsque l'on veut philosopher sur la mort, je crois qu'il faut préalablement méditer, réfléchir sur la vie. Deux problématiques auxquelles je n'ai pu trouver de réponses crédibles me paraissent absolument essentielles : celle du temps, et celle de l'abstraction. Il est courant d'entendre dire que le temps s'est écoulé : il a un commencement et une fin. Mais si l'on réfléchit différemment, que l'on s'interroge sur ce qu'est le temps, nous ne pouvons objectivement que constater qu'il est composé de durées, et que ce sont des intervalles, pas de l'espace. Alors, qu'est-ce qu'un intervalle qui n'est pas de l'espace ? Ma réponse est que c'est un intervalle d'ordre transcendant. Pour ce qui relève du domaine mystérieux de l'abstraction, je dirais que nous appréhendons le monde à travers des virtualités. Et curieusement, ce domaine recèle à la fois des expériences du passé jugées dans le moment présent pour anticiper l'avenir. Il s'agit donc d'un domaine intemporel. Nous avons ainsi durant notre existence un pied dans le spatio-temporel, mais aussi un pied dans l'intemporel. Ce qui me conduit à penser que nous menons corrélativement deux vies, l'une précisément spatio-temporelle, l'autre spirituelle. Ce qui signifie que nous possédons deux identités : une physique, une intellectuelle. En poursuivant encore cette réflexion, j'en conclus qu'après la mort, il y a en quelque sorte une réintégration, une transfiguration, que j'associe bien sûr au divin.

*André Comte-Sponville*

Relativement à la mort, personne ne sait ce qu'il en est. Votre conviction s'inscrit dans l'héritage de Platon en évoquant une vie purement spirituelle. J'admire beaucoup Platon, cependant, il convient de rappeler qu'il formule une réponse parmi d'autres : pour résumer, il y a quatre grandes catégories d'interprétation sur le mystère de la mort. Ceux qui pensent qu'après la mort, il y a une vie purement spirituelle, les autres une vie spirituelle et charnelle, les autres encore la réincarnation et, pour les athées - dont je fais partie - , il n'y a rien après la mort. Tout cela confirme l'absence de savoir sur la question, ce qui nous conduit à ce que l'on nomme la métaphysique : une question est de cet ordre quand personne ne peut prétendre connaître la réponse. Tous les débats ne pourront jamais répondre à cette question sur laquelle nous n'avons aucune connaissance scientifique : nous entrons dans le domaine de la croyance, de la pensée, et nous quittons celui de la connaissance.



## *Les différentes approches de la mort*

*Olivier Gehin*

Pour comparer l'intervention de François Michaud Nérard et celle d'André Comte-Sponville, deux approches de la mort finalement placées sous deux angles très différents, je dirais que l'une est celle d'un praticien, l'autre celle d'un philosophe. Que pourrait dire ce dernier par rapport à l'autre, dans la mesure où chacun approche le sujet de la mort avec une démarche très intérieure ?

*André Comte-Sponville*

François François Michaud Nérard n'est pas un praticien de la mort, c'est un professionnel des obsèques. Ce n'est pas la même chose ! Il est, si j'ose dire, aussi « puceau de la mort » que moi. Qui sont les professionnels de la mort ? Ceux qui ont enterré beaucoup de gens ? Ne devrait-on pas dire que, dans le domaine de la mort, le plus expérimenté est celui qui a perdu l'être qu'il a le plus aimé au monde ? La société a beaucoup changé en cent ans, mais l'humanité, pas réellement. Je me sens, pour ma part, tellement plus proche de Montaigne, d'Épicure, d'Épictète, que de tel ou tel animateur de télévision. Ce qui se modifie vite au fil des siècles n'est que la surface. L'exposé détaillé que nous venons d'entendre montre l'aspect superficiel des choses, il n'est que sociologique. Ce qui est profond ne change pas si vite. D'abord parce que l'on ne meurt ni plus ni moins qu'avant. Lisez les textes de Montaigne sur la mort de La Boétie. Il a perdu l'être qu'il a le plus aimé au monde. Et le monde devient « une nuit obscure et ennuyeuse ». Ces textes, écrits il y a plus de quatre cents ans, sont bien plus bouleversants que la plupart des observations sociologiques que l'on peut faire sur les obsèques, l'absence de rites, etc. Il y a des choses à approfondir sur ces questions : on pourrait par exemple engager un débat sur les modalités des rites. Mais ces questions demeurent superficielles car ce sont des questions sociales, même si elles se posent cependant cruellement. Il faut rappeler l'horreur qu'est la mort de l'autre, et surtout quand l'autre est l'être passionnément aimé. Le désarroi est terrible lorsque l'on se trouve seul et nu, face à ce grand trou où l'on descend l'être aimé dans une boîte, ou lorsque l'on brûle la personne que vous avez aimée le plus au monde, sans un mot, sans un rite. Il m'est arrivé de dire, je l'ai même écrit dans l'un de mes livres, que c'est le vrai point fort des religions. Sur sa mort à soi, on peut très bien se passer de religion. Vous me répliquerez que, à l'approche de la mort, la religion peut être un réconfort. Mais c'est parce que vous ne croyez plus à l'enfer ! Je vous signale que même Vatican II n'a pas transigé sur la question : l'enfer existe, autant que le Paradis, et la porte est étroite ! Autrement dit, il y a dans cette salle plus de damnés potentiels que de sauvés potentiels, du moins si l'on prend au sérieux les Évangiles et les différents conciles de l'Église. De ce point de vue, le néant est une idée rassurante : si la mort

n'est rien, il n'y a rien à en craindre...

S'agissant de la mort des autres, en revanche, la religion présente de réels avantages. Un avantage objectif, parce que la religion m'annonce que j'ai une chance de retrouver l'autre un jour. Mais aussi parce que la religion me dicte un certain nombre de conduites socialement instituées, historiquement signifiantes, que l'on appelle rites, et dont il faut reconnaître que les athées ont du mal à se passer, ou du mal pour en inventer d'autres. Pour résumer, les changements de la société m'importent moins que la permanence de l'humanité. Mais dans les changements sociaux évoqués tout à l'heure, ce qui me semble important, c'est la montée de l'« irréligion » (pour 40 % de Français d'après les chiffres cités) : cela pose la question de l'accompagnement de nos morts, d'une façon humaine, signifiante, pour ceux qui n'ont pas de religion. Autrement dit, quels rites dans la société laïque d'aujourd'hui, et, spécialement, quels rites pour les athées ?

*Macha Béranger*

Pourquoi attaquer les animateurs de télévision ? Ils peuvent avoir autant de chagrin, autant de profondeur que n'importe qui. On n'est pas obligé de connaître Montaigne sur le bout des doigts pour être intelligent. Pour ma part, je l'ai étudié à l'âge de 15 ans, ... il y a fort longtemps. Il faut savoir que la douleur de perdre quelqu'un de cher est la pire des douleurs. Ne rabaissez donc pas ceux qui s'expriment à la télé ou à la radio en pensant qu'ils n'ont pas de cœur. Par ailleurs, je fais partie de « Ces imbéciles qui ont la Foi », et apparemment que vous méprisez un peu. Pour ma part, je n'ai pas peur de la mort. Je la crains un peu, comme tout le monde, mais je sais qu'il y a quelque chose après. Et je ne dois pas être la seule. Je sais que je vais retrouver les êtres que j'ai aimés et que je vais retrouver une autre vie. Laquelle ? Je n'en sais rien, mais une chose est sûre : je ne crois pas au néant, et c'est heureux, sinon, je n'aurais pas pu faire le métier que j'ai choisi.

*François Michaud-Nérard*

Je constate de plus en plus qu'effectivement, les personnes qui ne sont pas croyantes sont vraiment désemparées devant la mort, parce qu'ils n'ont pas de soutien. Une grande majorité de nos concitoyens ne connaissent ni Epictète, ni Montaigne, ni Epicure, et pour eux la réflexion sur la philosophie de la mort est extrêmement éloignée de leurs préoccupations. Du moins, ils n'ont jamais appris, dans leur vie, à réfléchir sur la mort. Quand ils se retrouvent devant la mort d'un proche, avec une perte totale de repères, des rites qui ne signifient rien pour eux et aucune croyance pour les soutenir, c'est terrible. Et quand en plus, ils sont dans une société qui se désintéresse totalement des gens qui sont en deuil, et qu'ils ne sont pas accompagnés par une religion, cela devient vraiment problématique. Ainsi, un catholique qui perd quelqu'un va aller dans une Eglise, ou dans une cathédrale, au centre de la cité, dans un bâtiment qui a de l'histoire, de l'épaisseur, avec des officiants qui sont formés pour dire des mots qui ont du sens. Quand il s'agit de personnes qui ne sont pas croyantes, qui choisissent la crémation, que va-t'il se passer ? Il vont sortir

de la morgue de l'hôpital, aller directement au crématorium ou pire, au cimetière, où il n'y a même pas de salle... pour leur donner du sens, quel rite accomplir alors ? Il y a là un véritable problème social, car si l'on a 100 % de chance de mourir, il y a une probabilité de 95 % pour que l'on ne soit pas philosophe, et 40, voire 50 % de chance de n'avoir pas le soutien d'une religion.

*André Comte-Sponville*

Mais vous avez à 100% besoin d'être philosophe ! Philosophe, ce n'est pas un métier. Philosopher, c'est penser sa vie et vivre sa pensée. Alors, si ça ne vous arrive jamais, vous n'avez jamais fait de philosophie... Mais un être humain est doté de vie et de pensée. Il se doit donc d'articuler l'une à l'autre ces deux dimensions. C'est cela que l'on appelle philosopher. Le fait qu'il y ait reculé de la religion peut éventuellement pousser les gens à philosopher d'avantage, mais encore une fois, depuis que l'humanité civilisée existe, cette dimension qui fait de l'homme un animal métaphysique, comme le disait Schopenhauer, est constante. Deuxième point : je n'ai pas dit du mal des animateurs de Télévision. J'ai cité l'un d'entre eux. Ce que j'ai dit c'est qu'il y avait un abîme entre lui et moi, alors que je me sens très proche de Montaigne. Je ne suis pas tenu de me sentir de mon siècle. Ce n'est pas parce que la télé ne parle pas de la mort qu'il faut que je me dise « moi je suis moderne, je ne pense plus à la mort ». Ce que j'ai envie de dire c'est « éteignez un peu la télé de temps en temps ». Par ailleurs, il y a bien évidemment des gens très bien parmi eux, comme partout, évidemment. Enfin, je n'ai évidemment jamais dit que les croyants étaient des imbéciles. J'ai même dit que si vous rencontrez quelqu'un qui vous dit : « je sais que Dieu n'existe pas » ce n'est pas d'abord un athée, c'est d'abord un imbécile. La vérité, c'est qu'on ne sait pas, justement. Personne ne sait. Et j'ai ajouté que si vous rencontrez quelqu'un qui vous dit « Je sais que Dieu existe », c'est un imbécile qui prend sa foi pour un savoir. Ce qui est une double erreur : théologique, parce que la foi est une grâce, ce que le savoir ne saurait être, et philosophique, parce que croire et savoir, sont deux concepts différents. Il y a évidemment autant de gens intelligents chez les croyants que chez les athées. Ou plutôt d'avantage chez les croyants parce que, tout bêtement, il y a d'avantage de croyants. Les plus grands philosophe du monde croyaient presque tous en Dieu. Platon, Aristote, et même Epicure n'étaient pas athées. Descartes, Leibnitz, Kant, aucun de ceux-là n'était athée : ce n'est donc pas une question d'intelligence. Simplement, dès lors que personne ne sait si Dieu existe ou non, dès lors que personne ne sait s'il y a une vie après la mort, nous sommes tous sur un pied d'égalité : quand on ne sait pas, on croit, ou on ne croit pas. Alors si certains croient qu'il y a une vie après la mort, je crois, moi, qu'il n'y en a pas. Je pense qu'on ne peut pas opposer croyants contre non croyants. Nous pouvons au moins communier dans notre commune ignorance.

*Macha Béranger*

La Foi, c'est comme l'amour, c'est totalement aveugle. On croit, on ne sait pas pourquoi, on a peur, mais on croit : c'est le symbole de la Foi, même si on n'a pas de réponse.



## *Qu'en est-il de la fin de vie ?*

*Michel Guinsburger*

Je suis pour ma part extrêmement étonné que dans notre pays, et notamment depuis 1995, on ait beaucoup réfléchi - notamment sur le plan parlementaire - sur la question : « où commence la vie ? » Je ne reviens pas sur les différents travaux menés. Ce qui m'a un peu choqué dernièrement, c'est la question : « peut-on donner un prénom à un fœtus ? » Autre question : « Pourquoi a-t-on si peu travaillé sur la fin de vie ? » Le fait de se poser la question de la fin de la vie change-t-elle la manière de se situer par rapport à la mort ? Enfin, peut-on déterminer où finit la vie ? Pas sur un plan médical, mais plutôt philosophique ?

*André Comte-Sponville*

En vérité, c'est une question qui renvoie à la médecine. Pourquoi avoir moins travaillé sur la fin de vie, sur l'instant où elle finit, que sur la question « où commence-t-elle ? » Le problème de l'interruption volontaire de grossesse interfère évidemment lorsque l'on évoque le début de la vie. L'existence de la loi Veil, que je pense être une excellente loi, conduit à s'interroger : si la vie humaine commence dès la conception, l'avortement est un homicide. Alors on a contourné la difficulté en disant que la vie humaine commence un petit peu après... Je ne suis pas sûr de la cohérence philosophique de la chose, mais comme c'était une loi nécessaire, je ne vais pas entrer dans des débats métaphysiques qui, en l'occurrence, seraient déplacés. Il n'y a pas d'équivalent s'agissant de la fin de vie. Sauf pour la question des greffes. A partir de quel moment a-t-on le droit de prélever un organe sur un corps possiblement mort ? Si vous interrogez un médecin, il vous parlera de mort cérébrale etc. Pour ma part, je ne suis pas du tout un spécialiste : c'est un problème médical. Mais le citoyen que je suis, s'inquiète bien d'avantage du coût invraisemblable de l'agonie. Au cours d'un récent colloque, un médecin m'a dit la chose suivante : « Sur la totalité de l'argent que vous et moi allons coûter à la sécu durant toute notre vie, de la naissance à la mort, nous lui couterons la moitié de cette somme dans les six derniers mois de notre vie ». Si c'était six mois de bonheur, à la limite, on pourrait discuter, mais comme, presque toujours, ce sont six mois d'horreur, le citoyen et le philosophe que je suis trouve que ce n'est pas raisonnable. Alors, plutôt que de savoir si la mort commence trois heures après ou trois heures avant que l'encéphalogramme soit plat, interrogeons-nous sur ces six mois d'agonie qui sont en train de ruiner la sécu, c'est-à-dire d'appauvrir nos enfants ou nos charmants petits enfants. Cela n'est pas juste.



## *La transmission*

*Mathilde Vincent*

Tout à l'heure, je trouvais que le débat était très manichéen entre ce qui était religieux, pas religieux, entre le néant et la croyance qu'« il y a quelque chose après ». Il me semble qu'on oublie un élément fondamental, qui est tout bêtement la transmission. Nous sommes chacun un maillon de l'humanité et quand quelqu'un meurt et qu'on fabrique une cérémonie pour accompagner le mort, c'est bien dans l'idée d'une transmission, comme une chaîne humaine qui continue. Cela rejoint le souvenir évoqué par Macha Béranger : cette transmission de la vie de l'autre, de celui qui a disparu, je pense que cela ne dure que le temps dont on est capable d'en avoir le souvenir. Il est évident que les personnes qui ont eu des vies de bêtes de somme et qui n'ont pu accomplir que des tâches liées au travail laisseront un souvenir moindre que ceux qui ont laissé des écrits, des pensées, ou dont le nom figure sur une plaque... Je suis attachée à cette notion de transmission. C'est ce qui fait que, quand on prépare une cérémonie, ce n'est pas simplement parce que l'on est désemparé : c'est un choix, même si l'on n'est pas croyant, pour rendre un hommage au disparu et transmettre quelque chose aux vivants qui restent, aux enfants, aux petits enfants...

*François Michaud-Nérard*

Ce que vous venez de dire est très important. Toute la réflexion que l'on peut avoir sur les obsèques, sur la ou les façons d'accompagner les personnes endeuillées, porte autour de cette question cruciale : comment agir avec les non-croyants, mettre de la spiritualité, accomplir des rites pour qu'il y ait du sens pour eux ? Là, il devrait y avoir un vrai investissement de la société qui, aujourd'hui, n'existe pas. Pour revenir un instant sur le précédent témoignage, j'aimerais préciser que l'on a beaucoup travaillé sur le début de la vie, sur la conception, sur le clonage, sur le statut de l'embryon, sur la procréation assistée. On a travaillé sur le milieu de la vie, on a commencé à le faire sur la fin de vie, je pense qu'il serait injuste de dire le contraire, ne serait-ce que parce que les centres de soins palliatifs ont été créés. Il y a aussi eu une réflexion sur la fin de vie au travers de la loi Leonetti (Ndlr : relative aux droits des malades et à la fin de vie) avec des débats importants, notamment dans les médias. Ce n'est pas souvent que l'on parle de la mort, or là, on en a vraiment parlé, en posant des questions de façon intelligente, et avec un vrai débat. Mais il y a une question qui n'est jamais posée par les politiques : ce n'est pas la fin de vie, c'est « l'après la mort ». Que deviennent les endeuillés après la mort ? Qu'est-ce que la société leur apporte ? Je trouve que c'est quand même extraordinaire qu'on puisse avoir un mariage civil, dans une mairie avec un monsieur portant une écharpe tricolore, qui intronise le couple dans la société. Beaucoup de mairies ont

réfléchi sur le baptême civil, mais pas une seule n'a créé, pour les athées, pour les non croyants, pour les non pratiquants, des salles dans lesquelles on puisse rendre un dernier hommage aux personnes disparues. C'est incroyable que l'on ne se soit jamais posé la question de savoir qui devait accompagner ces personnes, prononcer des mots qui aient du sens. Actuellement, ce sont uniquement les professionnels qui sont chargés de ce genre de choses, ou certaines associations, comme « L'Autre rive » à Lyon, qui n'a pas forcément toujours eu le soutien de l'église. J'admire beaucoup le travail qui y est réalisé. Il existe aussi « le collectif des morts de la rue », une association qui essaie d'apporter quelque chose en la matière. Mais ce sont là des initiatives particulières, et la société ne se préoccupe absolument pas du problème.



### *La vie, une parenthèse entre deux néants ?*

*Armand Poulet*

J'ai un point commun avec André Comte Sponville : je suis athée. Je suis peut-être un peu philosophe aussi parce que nous le sommes tous, a-t-il dit. Il est très affirmatif sur le fait qu'on ne sait pas ce qu'il y a après la mort, mais l'est-il aussi face à la question « qu'y-a-t-il avant la vie ? » Parce que si on connaissait un peu mieux ce qu'il y a avant la vie, on saurait peut-être un peu mieux ce qu'il y a après la mort ...

*André Comte-Sponville*

Je soupçonne que vous pensiez - peut-être que j'interprète - que, comme avant la vie, d'évidence, il n'y a rien, eh bien après la vie, il n'y a rien non plus. C'est un argument de Lucrèce, philosophe épicurien de l'antiquité, qui en concluait que « puisque tu n'as pas peur du néant qui a précédé ta naissance, il n'y a pas de raison d'avoir peur du néant qui sera après ta mort. » Et en effet, aucun d'entre nous ne se dit : « Oh là là c'est atroce, avant ma naissance j'étais dans le néant ». Néant égale néant, encore une fois. Avoir peur de la mort, c'est n'avoir peur de rien. Soit. Sauf que, après tout, auprès de beaucoup de gens sérieux aussi intelligents que vous et moi qui pensent qu'avant la vie, il y avait une autre vie, il existe des millions

de gens croient en la réincarnation, des millions de gens qui croient en une âme éternelle, les platoniciens, si bien que là encore... il n'y a pas de savoir. La vraie question, si l'on remonte vers les origines, ce n'est pas : « qu'y avait-il avant ma vie à moi ? », ni même « qu'y avait-il avant la vie ? », c'est « qu'y avait-il avant le big bang ? » et là, nous revenons sur une question métaphysique dont personne ne connaît la réponse. Si bien que le mystère des origines est en vérité aussi impénétrable que le mystère ultime : on ne sait en vérité ni d'où l'on vient, ni où l'on va. Lorsque l'on a une croyance, la même pour ce qui nous concerne tous deux, nous savons précisément que c'est différent d'un savoir. Et quand je parlais d'habiter le mystère, quand je parlais de communier dans notre commune ignorance, c'est ça. Au fond c'est quoi un dogmatique ? C'est quelqu'un qui croit savoir. Qu'est-ce que c'est qu'un esprit libre ? C'est quelqu'un qui sait qu'il croit. C'est-ce que disait le philosophe Jules Lequier, « Quand on croit détenir la vérité, il faut savoir qu'on le croit, et non pas croire qu'on le sait ». Eh bien cette ignorance essentielle, ce mystère essentiel est aussi fort du côté de l'origine que du côté de la fin ultime.



## *Comment parler de la mort aux enfants ?*

*Frédéric Touchet*

Comment parler de la mort aux enfants, parce que c'est un sujet qui reste tabou en milieu scolaire et que, lorsque l'on en parle, c'est toujours à l'occasion de situations dramatiques. Quel est votre regard par rapport aux jeunes ?

*André Comte-Sponville*

Il faut bien sûr leur parler de la mort. D'abord pour leur faire comprendre que la vie est dangereuse. Il existe comme un paradoxe, lorsque l'on voit comment les vieillards prennent soin de leur santé, ce qui n'est pas un reproche, et d'observer comment les jeunes affectionnent les pratiques à risque. Un vieil homme de quatre-vingt huit ans descend l'escalier, il fait tout pour pas tomber et il a bien sûr raison. Mais un jeune homme de dix-sept ans sur sa mobylette, sans casque, ça fait froid

dans le dos. La différence est que le vieux sait qu'il va mourir, sans doute dans pas très longtemps, et peut-être tout de suite s'il tombe. Le jeune ne sait pas qu'il va mourir, intellectuellement bien sûr, il le sait, mais il n'a pas intégré cette donnée. Il faut donc parler de la mort aux jeunes, d'abord « pour leur foutre les jetons ! » Parce que la peur est le début de la prudence, et la prudence, disait Épicure, est plus précieuse encore que la philosophie. Il faut parler de la mort pour leur apprendre à aimer la vie. Le gamin qui s'ennuie dès que la télé devient un peu moins intense, dès qu'il n'a pas un nouveau jeu vidéo tous les quinze jours, ...s'il savait un peu plus qu'il va mourir, il découvrirait que même l'ennui peut être délectable, quand on sait le vivre. Il faut parler de la mort aux enfants pour qu'ils apprennent à mieux aimer les vivants et ce, pas seulement dans les circonstances dramatiques et à condition que ce discours sur la mort soit intégralement un discours d'amour de la vie. Ce n'est pas la peine de leur dire « de toute façon on va tous crever donc c'est fichu ». Evitez le discours nihiliste, le discours dépressif ou le discours suicidaire - il faut rappeler que le suicide est la deuxième cause de mort chez les adolescents, ce qui est énorme.

*François Michaud-Nérard*

Le rapport des enfants à la mort est quelque chose de très difficile, et je parle là en tant que praticien, je ne vais pas du tout philosopher : je crois que le pire service que l'on puisse rendre à un enfant, c'est de lui éviter des images d'une personne décédée qui pourraient le choquer. L'inconvénient de ne pas montrer la mort aux enfants est certainement beaucoup plus important que l'éventuel petit choc qu'il peut avoir devant quelque chose qui est, somme toute, naturelle et qui lui arrivera. Si vous voulez rendre service aux enfants, laissez les voir les morts, laissez les assister aux obsèques, accompagnez-les, aidez-les, expliquez leur ce qui s'est passé. Ne racontez surtout pas que celui qui est mort est parti en voyage ou autres sornettes, parce que c'est une totale perte de repères : pour eux, quelqu'un qui est parti en voyage est quelqu'un qui va revenir. Il faut donc savoir « être brutal » avec les enfants, de même qu'ils savent que la nature, la route, les limites sont brutales avec lui lorsqu'il s'essait à se confronter au monde.



## *La fin de vie, une affaire de dignité*

*Hubert Sapin*

Je souhaiterais intervenir à double titre : en tant que délégué du Rhône pour l'association « Droit de Mourir dans la Dignité » (ADMD), et président de l'association crématisiste de Lyon. J'ai quelques remarques à faire. Il a beaucoup été question du rituel en cas de crémation et, de fait, nous avons effectivement pris conscience depuis un certain nombre d'années qu'il était important d'organiser une cérémonie. Nous avons connu une époque où rien ne se passait avant la crémation, et où les familles étaient surprises par ce qui se déroulait, l'absence de rite ou de cérémonie. Crématisistes et autres associations ont donc pris conscience de cette absence et préparé des rituels, d'ailleurs souvent en partenariat avec des entreprises de pompes funèbres. Nous avons eu un rôle à jouer dans ce sens : expliquer en quoi consiste une crémation, lever le tabou qui existe encore et préparer les adhérents et les familles à prévoir un déroulement des événements qui consiste souvent en une lecture de texte ou la diffusion de musique, mais qui peut aussi s'accompagner d'une cérémonie religieuse. Dernièrement, les enfants de l'un de mes cousins ont procédé à une inhumation, avec une cérémonie religieuse, et ils ont lu un texte : on voit quand même de plus en plus que même dans les cérémonies religieuses, le prêtre associe la famille, et les proches peuvent s'exprimer. Au sujet de la crémation, de la dispersion des cendres, de l'absence de lieux de recueillement, je trouve que ce qui a été dit inexact. Il est vrai que dans un certain nombre de cas, on a besoin d'un lieu pour faire son deuil, ce qui n'est pas le cas forcément de tout le monde. Il existe des espaces de dispersion : des jardins, des pelouses où l'on peut se recueillir et malgré cela, nous constatons de plus en plus de demandes, exprimées auparavant par les défunts ou postérieurement par les familles, de procéder à l'inhumation de l'urne, souvent dans un caveau, une tombe familiale : il y a donc crémation, mais aussi retour de l'urne, des cendres, à la terre, un petit peu de manière traditionnelle... Par rapport à la fin de vie, il y a eu quand même de nombreux débats depuis un certain nombre d'années. En 2000, le comité national d'éthique a réfléchi sur la fin de vie et l'exception d'euthanasie. L'an prochain se tiendra un débat sur la bioéthique. Nous interpellons les parlementaires en tant qu'association, et ils sont effectivement très fuyants sur le sujet : ils n'osent pas se prononcer, contrairement à d'autres pays. Enfin, quand André Comte-Sponville oriente le débat sur la fin de vie sous le seul aspect financier, j'avoue que cela me choque un petit peu, même si c'est sa conception. Au sein de notre association, nous orientons plus le débat de la fin de vie sur le fait que c'est à chacun de déterminer quand il doit terminer sa vie. C'est une affaire de dignité, de choix et de liberté, et pas seulement une affaire financière.

*André Comte-Sponville*

Pour moi, le droit de mourir fait partie des droits de l'homme : vous pouvez mourir, comme moi, quand nous le déciderons. Mais c'est aussi un problème notamment philosophique et éthique. etc. Et se pose aussi un problème de santé publique : quand la « sécu » a le problème de déficit que l'on connaît pour rembourser des soins et que, pendant ce temps là, des milliers de petits enfants meurent, eux que l'on pourrait sauver si l'on faisait fait d'autres choix, là, il y a un problème de justice sociale. Cela embête tout le monde quand je parle d'argent à propos de la mort parce que l'on croit, selon la formule bien connue, que « la santé n'a pas de prix », mais j'ajoute toujours - et cette expression n'est pas de moi - , que si la santé n'a pas de prix, elle a un coût ! La seule façon d'assumer la question du coût, c'est de parler d'argent. Alors, cela peut vous être désagréable, comme c'est le cas pour tout le monde, mais c'est raison de plus pour en parler. Parce que, votre mort, la mienne, sincèrement, ça n'a pas beaucoup d'importance. L'avenir de nos enfants, c'est autrement plus important ... Encore une fois, le droit de mourir fait partie des droits de l'homme, le droit de ruiner ses enfants, non !

*François Michaud-Nérard*

Je voudrais juste dire un mot au sujet des rites. Actuellement, tout le monde cherche à accompagner les personnes en deuil, que ce soit au travers d'associations ou parmi les professionnels. Mais on ne peut pas faire n'importe quoi parce que nous avons tout un fond culturel constitué de repères que l'on ne peut pas bouleverser d'un seul coup. J'insiste : pour ceux qui font de l'accompagnement, la personnalisation sans rituel n'a pas de sens parce qu'on fait venir l'émotion sans donner de sens. La personnalisation seule, ... lire des textes, diffuser des musiques qu'il ou elle aimait..., s'il n'y a pas une structure, une architecture, un sens derrière, cela ne sert à rien. Inversement, tout le monde connaît ces cérémonies d'obsèques dans lesquelles se déroule un rituel totalement désincarné - le curé ne connaissait absolument pas le défunt, les rites ne signifient absolument rien pour l'assistance - , à ce moment là, il n'y a pas «d'incarnation», d'émotion et rien ne passe, rien ne se passe. Quand on veut accompagner les personnes en deuil, il faut avoir à la fois «le squelette du rite», qui donne sens, et la personnalisation, qui incarne. C'est une chose importante. Sur la dispersion des cendres et leurs différentes destinations, on pourrait en discuter très longtemps. Quelque chose me fait penser que le philosophe pourrait réagir : c'est le fait qu'existe une association du droit à mourir dans la dignité. Sur le plan historique, on a eu le droit d'essayer d'échapper à cette malédiction que pouvait être la mort, le droit à la santé, le droit d'échapper à la mort en soignant chacune des parties du corps, en améliorant la fin de vie et, d'un seul coup, on s'aperçoit qu'il y a un totalement nouveau «droit à mourir»...

*André Comte-Sponville*

Ce n'est bien sûr pas nouveau : les anciens pratiquaient l'euthanasie, le mot est grec. Suétone dit à propos de l'empereur Auguste : « Il a eu la mort qu'il souhaitait, qu'il appelait en grec euthanasia ». Montaigne écrit « La plus volontaire mort, c'est la plus belle ». Cela fait vingt cinq siècles que la question est ouverte. L'ADMD a toute ma sympathie - je fais partie de son comité de parrainage -, mais c'est un autre débat, dont il n'y a pas lieu de parler spécialement ici, sauf pour dire que parler d'un droit à la santé est absurde. Quand votre médecin vous annonce que vous avez un cancer incurable, vous allez porter plainte contre qui ? Personne, bien sûr. Il existe un droit aux soins, et c'est tout à fait autre chose. On n'a le droit qu'au possible, et la santé n'est pas toujours possible. En revanche, la mort est toujours possible. Contrairement à ce que vous semblez croire, le droit à la mort est beaucoup moins paradoxal que le droit à la santé qui, en vérité, n'existe pas. Il n'y a pas de droit à la vie, puisque la vie n'est pas toujours possible, il y a un droit à la mort, et c'est le paradoxe, puisque la mort, elle, est toujours possible. Raison de plus, là encore, pour aimer la vie : elle n'est pas une prison, puisqu'on en peut sortir, elle est d'abord une chance, puis un choix et une liberté



## *L'évolution de la profession des « Opérateurs Funéraires »*

*Bernard Roller*

Pour moi comme certainement pour d'autres parmi nous, la mort est «une étape de la vie», comme la naissance. Profitons donc bien de la vie avant tout. Ce que nous avons pu observer depuis un certain nombre d'années dans nos vies/activités professionnelles, c'est l'évolution par rapport au sujet tabou de la mort. Dans les années 68-70, le corps médical cachait la mort et, lorsque l'on accueillait les familles, on avait affaire à des personnes «sous le coup» du deuil dramatique, au même titre que s'il s'agissait d'un deuil consécutif à un suicide ou à un décès accidentel aujourd'hui. Il était donc très difficile de discuter, de parler, d'arriver à composer avec ces familles dans des moments tragiques et difficiles. Après, le corps médical a évolué, il a appris à préparer les familles à la phase terminale, à les «acheminer» vers le deuil et les familles, de leur côté, ont doucement évolué vers une prise de conscience. C'est peut-être pour cela qu'elles se sont peut être un petit peu détachées de la religion, parce qu'elles n'avaient plus, quelque part, besoin de se réfugier en recourant à la religion pour s'exprimer, pour faire leur deuil. Avec ainsi plus de recul par rapport à la mort en se préparant au départ des êtres chers, les familles ont appris à nous consulter pour en parler et pour organiser les modalités pratiques de la «cérémonie». Nous sommes depuis de nombreuses années attachés à soutenir tous les rites et nous avons un métier très riche, puisque nous touchons toutes les couches socio-culturelles ou politiques, tous les courants de pensée. Mais je peux dire aussi que la mort a encore «un point fort», c'est que tout le monde se sent comme déshabillé quand il faut en parler. Aujourd'hui, quand on parle de préparation de cérémonie avec des personnes «non confessionnelles» ou parce que le défunt avait évoqué le souhait de ne pas «passer par un office religieux» quel qu'il soit, si vous prenez le temps de vous asseoir et d'écouter... elles n'ont pas grand-chose à dire. Et puis au bout de cinq à dix minutes, les souvenirs se développent, tout se restructure tout naturellement, mais cela représente grosso-modo entre une heure et une heure et demi de travail pour arriver à structurer quelque chose, et cela, c'est l'évolution de la profession. Nous connaissons aujourd'hui un pourcentage de cérémonies non confessionnelles de l'ordre de 35%, ce qui est beaucoup. Cela n'empêche pas que l'on a pu constater aussi que des personnes qui avaient fait des cérémonies non confessionnelles..., sont allées plus tard faire dire une messe de quarantaine à l'église. Cette découverte nous a conduit à une profonde réflexion sur le sujet...



## *La vie, une parenthèse entre deux néants ?*

*Armand Poulet*

Je n'admets presque pas de contrainte à mon droit de mourir quand je veux et, bien sûr, dans la dignité. Je souhaite simplement demander spécialement à Macha Béranger, qui est croyante si elle met des limites à ce droit, ce choix de mourir dans la dignité.

*Macha Béranger*

Vous voulez me demander si je m'autoriserais à accéder au suicide parce que je suis croyante ?

*Armand Poulet*

Non, j'aimerais simplement entendre quelle est votre philosophie sur ce sujet.

*Macha Béranger*

J'ai une philosophie de pensionnaire ! J'ai été élevé chez les religieuses, dans la croyance, mais je ne suis pas une grenouille de bénitier qui va tous les dimanches à la messe et qui prie toutes les cinq minutes. J'ai la Foi en moi, et c'est le plus important pour me fixer des règles de morale dans la vie. Je ne me suiciderai pas parce que pour moi, c'est aller en enfer. Et c'est encore plus compliqué ou au choix encore plus simple ; il faut être un peu primaire de temps en temps. Parce que cela soulage et permet d'aller droit au but. J'essaie de faire des choses bien le mieux possible dans ma vie, ... peut-être pour aller «au Paradis». C'est tout simple. Il y a une chose dont on n'a pas parlé ici, quelque soit la croyance, que l'on mette de la terre sur le cercueil ou qu'on le brûle : il reste l'âme. Tout ce qu'on a fait dans sa vie, quelque soit le chemin qu'on ait accompli, il faut toute sa vie chercher à transmettre aux autres, «penser à ce que l'on va laisser un jour ou l'autre : un peu de son âme, un peu de son caractère, un peu de sa vie pour que les autres continuent et ne vous oublient jamais. Ça, c'est une très belle façon de ne pas mourir tout à fait.»



## *La peur de se retrouver malade devant ses enfants est plus grande que celle de la mort*

*Frank Bernard*

Il y a une notion que j'aimerais souligner : nous avons encore beaucoup d'années à vivre, contrairement à ce qui était le cas il y a quelques générations, et nous nous trouvons donc dans l'obligation, de gérer notre image. Pour me faire comprendre, je suis troublé parce que j'ai une image dans la tête : j'ai perdu mon père il y a deux ans, il est parti., il s'est suicidé..., je ne connais pas les raisons de son choix. Ce qui est certain, c'est que sa maladie a été pour lui un naufrage, comme pour le général De Gaulle qui disait que «la vieillesse est un naufrage». Mes frères, mes sœurs et moi avons assisté à ce drame. Je pense que le temps gagné par le progrès médical pour aller vers la fin est quasiment ingérable pour bon nombre de personnes. J'ai du mal à me persuader qu'on a peur de la mort. Je crois qu'on a peur d'être malade, de montrer nos maladies, d'être, devant ses enfants, déficient, en perdition, et que la mort est inéluctable et je pense que très tôt, même très jeune, on a une forme de conscience dont la finalité ne fait pas peur en tant que telle. J'ai 56 ans, j'espère donc vivre encore quelques années tranquille. Par contre, j'ai peur, j'ai la pétoche de montrer à ma fille un personnage dépéri et pour moi, c'est beaucoup plus grave que la mort.

*Macha Béranger*

C'est vrai, on a souvent plus peur de dépendre des autres et de montrer une image épouvantable que de mourir.

*Frank Bernard*

Le fait qu'il y ait des problèmes pour payer son enterrement concerne plus précisément ma génération : on a vraiment envie d'assumer cette «étape» Si je suis adhérent de Mutac, c'est précisément pour que ma fille n'ait pas ce souci. «Dieu merci», je souhaite que tout soit réglé. Après, la philosophie nous amène dans des chemins absolument ravissants, mais je trouve que c'est un luxe fantastique, quand on est malade et que l'on finit sa vie un peu boiteux. J'espère que la philosophie peut nous servir d'aide et d'escorte, mais j'ai travaillé dans des maisons de retraites et j'ai accompagné aussi toutes ces personnes dans des formes de détresse dont tout le monde attend et espère la fin, y compris l'intéressé(e).



*Bernard Saguy,  
Directeur Général de Mutac*

Si, avant de commencer cette conférence aujourd'hui, j'avais eu le moindre petit doute sur le bien-fondé d'organiser une telle manifestation, à la fin de celle-ci, le doute en question serait levé. Nous préparons ces rencontres pour libérer la parole et «dé-tabouiser» un tout petit peu la mort - excusez le néologisme -, et certains sujets qui ont trait à notre activité. Si l'on peut permettre à tout un chacun de philosopher, pour reprendre ce qu'a dit André Comte-Sponville, je pense que nous aurons atteint le but que nous nous sommes fixé. Je pourrais presque rebondir sur ce qui a été dit et remplir le rôle «d'escorte» et je crois que nous aurons réussi.



# ◆ **Biographie des intervenants**



## *Macha Béranger*

Macha Béranger (de son vrai nom Michèle Riond), est née le 22 juillet 1941 à Vichy et est décédée le 26 avril 2009 au Perray-en-Yvelines. Elle était Productrice-Animatrice de radio et Comédienne.

Après avoir suivi les cours de théâtre Charles Dullin, elle joue dans quelques films et dans des séries télévisées. Elle est surtout connue pour **Allô Macha**, l'émission qu'elle anime sur France Inter du 5 avril 1977 au 30 juin 2006.

Il s'agit d'une émission nocturne de « dialogue intime avec les auditeurs ». Première du genre, elle marque la radio française et suscite des émissions semblables sur d'autres stations. Les auditeurs, au téléphone, y confient leur mal de vivre, leur solitude, leurs joies ou leurs peines. Au cours de son existence, l'émission prête l'antenne à près de 100 000 noctambules.

En septembre 2006, Macha Béranger arrive sur la radio MFM pour animer Bonsoir Macha, une émission quotidienne (du lundi au jeudi) du même type que son émission sur France Inter. L'émission cesse mi-2007.

À partir de 2002, elle joue le rôle de Béatrice Mondino dans la série télévisée Sous le soleil.

Elle meurt le 26 avril 2009 des suites d'un cancer à son domicile du Perray-en-Yvelines. Elle est inhumée à Groisy (Haute-Savoie).

**Elle est l'auteure du livre**  
**« Quand ça vous arrive »,**  
paru en 2006 aux  
éditions Michel Laffont.





## *François Michaud Nérard*

53 ans, ingénieur de formation, après avoir mené une carrière dans l'administration puis dans le secteur privé, il crée pour la municipalité parisienne la société d'économie mixte « Services Funéraires-Ville de Paris » en 1998.

Celle-ci emploie maintenant cent dix personnes et compte treize agences et deux crématoriums.

Vice-président de l'Union des Professionnels du Pôle Funéraire Public, il participe, en France, aux travaux du Conseil national des Opérations Funéraires, du Comité national d'Éthique du Funéraires. Il s'implique dans des groupes de travail sur la mort périnatale et la grippe aviaire. Au niveau européen, il est membre du Cemeteries & Crematoria Working Committee de la fédération européenne et de l'European Crematoria Network.

**Il est l'auteur du livre**  
**« La révolution de la mort »,**  
préface Didier Sicard,  
postface Bertrand Delanoë,  
paru en 2008 aux éditions Vuibert,  
collection Espace éthique.





## André Comte-Sponville

Philosophe rationaliste, matérialiste et humaniste, André COMTE-SPONVILLE propose une sagesse pour notre temps. Il se définit comme « athée non dogmatique et fidèle ». Ses auteurs de prédilection sont Epicure, Montaigne et Spinoza. Parmi les Modernes, il se sent proche surtout de Claude Lévi-Strauss, Marcel Conche et Clément Rosset.

Il est né à Paris, en 1952. Ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé de philosophie, docteur de troisième cycle, Docteur Honoris Causa de l'Université de Mons-Hainaut, en Belgique, il fut pendant longtemps Maître de Conférences à la Sorbonne (Université Paris I). Il a aujourd'hui cessé d'enseigner, pour consacrer davantage de temps à l'écriture et aux conférences qu'il prononce en dehors de l'Université. Il est membre du Comité Consultatif National d'Éthique depuis mars 2008.

Il a publié une vingtaine d'ouvrages, dont un *Traité du désespoir et de la béatitude* (PUF, 1984), un *Petit traité des grandes vertus* (PUF, 1995) et un *Dictionnaire philosophique* (PUF, 2001). Parmi ses livres les plus récents : *Le capitalisme est-il moral ?*, Albin Michel, 2004 ; *L'esprit de l'athéisme* (Introduction à une spiritualité sans Dieu), Albin Michel, 2006 ; *Le miel et l'absinthe* (Poésie et philosophie chez Lucrèce), Hermann, 2008.

**Son dernier livre**  
« **L'esprit de l'athéisme** »,  
Introduction à une spiritualité  
sans Dieu, paru en 2006  
aux éditions Albin Michel.

